

COUTUMES ET LÉGENDES ALGONQUINES

D'APRÈS UN INÉDIT DE JULIETTE GAULTIER DE LA VÉRENDRYE

Daniel Clément et Noeline Martin

Service canadien d'ethnologie

Musée canadien des civilisations

Parmi les documents d'archives conservés au Musée canadien des civilisations, anciennement Musée de l'Homme, il existe un recueil inédit de coutumes et de légendes algonquines rassemblées dans les années 1940 par Juliette Gaultier de la Vérendrye, un personnage dont le seul nom pourrait intriguer. Juliette Gaultier de la Vérendrye, de son vrai nom Juliette Gauthier, n'aurait pourtant jamais eu de lien avec le célèbre explorateur Pierre Gaultier de Varennes et de la Vérendrye (1685-1749), dont elle prétendait descendre (Turbide 1986 : 11).

JULIETTE GAULTIER

Juliette Gauthier (1888-1972) est en fait originaire d'Ottawa et, comme sa sœur Eva, a connu un certain succès musical dans la première moitié du xx^e siècle. Chanteuse professionnelle, elle a d'abord étudié le violon au Conservatoire de l'université McGill de Montréal, la musique gitane à l'Académie royale de Budapest en Hongrie et l'opéra en Italie sous la direction de Vincenzo Lombardi. Elle a fait ses premiers pas à l'opéra de Boston mais sa vraie carrière allait prendre une orientation très différente. Au fil des ans, Juliette Gauthier allait ainsi devenir une interprète célèbre de chansons folkloriques incluant des chants autant amérindiens et inuit que québécois et acadiens.

Protégée par plusieurs personnages connus de l'époque, politiciens (Lady Laurier, Mackenzie King) autant qu'ethnologues (Marius Barbeau, Edward Sapir, Diamond

Jenness¹), Juliette Gauthier interprétait les chants qu'elle récoltait elle-même ou qui avaient été rassemblés par d'autres (Jenness et Sapir par exemple; voir programme de musique Château Frontenac 1927)². Dans une courte biographie parue dans un ouvrage sur la musique au Canada (Kallman *et al.* 1981 : 368), un auteur affirme que Juliette Gauthier connaissait plusieurs langues indiennes, mais il s'agit là d'une mention isolée. En spectacle, elle avait coutume de s'accompagner des instruments de musique propres aux nations d'où originaient les chants qu'elle interprétait. Elle s'habillait également en fonction du même critère (fig. 1), ce qui devait en faire un personnage relativement exotique :

Son travail de cueillette de musique folklorique auprès des Canadiens français, des Acadiens, des Esquimaux, et des Indiens, et ses récitals en costumes [...] sont faits sous le patronage du Musée national du Canada, et ont été appuyés par l'American Museum of Natural History, l'Archaeological Institute of America, et plusieurs anthropologues et musiciens connus, à cause des soins et de la précision avec lesquels la musique a été transcrite ainsi que de l'authenticité des récitals – aucune fausse harmonisation, et uniquement avec des instruments utilisés par les autochtones eux-mêmes. Les chants [...] sont chantés au son des battements du tam-tam dans le cas des chants esquimaux et indiens, ou des accords simples de la cithare pour la musique acadienne. (R.R.D. 1930 : 366)

C'est peut-être en partie grâce à cet exotisme que Juliette Gauthier a pu parcourir l'Amérique du Nord, de l'Alaska jusqu'en Acadie, en passant vers les années 1920 par l'île de Vancouver où on la voit, dans le film *Totem*



Fig. 1.
Juliette Gauthier en costume inuit. (Photo MCC III-L-64M)

Land, apprendre les mouvements d'une chanson amérindienne. Peut-être est-ce aussi ce même exotisme qui lui a permis de pouvoir présenter à l'exposition universelle de Paris, en 1937, des illustrations en écorce de bouleau pour lesquelles le gouvernement français lui a attribué une médaille d'honneur en raison du caractère unique des pièces exposées.

LA COLLECTION GAUTHIER

Le Musée canadien des civilisations conserve plusieurs pièces en écorce de bouleau acquises par Juliette Gauthier, dont certaines sont d'origine algonquienne. La Collection Gauthier, qui provient de la Succession Juliette Gauthier et qui a été achetée par le Musée le 19 mars 1975, comprend des paniers d'écorce, des louches en bois, des pendentifs, des photographies, etc., ainsi qu'un manuscrit déjà mentionné en introduction. Ce manuscrit en anglais, classé avec d'autres matériaux anodins III-L-64M dans les documents d'archives, est composé de huit ensembles de feuillets dactylographiés intitulés « Autour du wigwam en écorce de bouleau » (*Around the Birch Bark Wigwam*). Chaque ensemble porte en outre un sous-titre, donné par Juliette Gauthier, indiquant le thème majeur des pièces consignées :

- I. Légendes et chants des Algonquins du Canada
- II. Chants et légendes du monde d'en haut, Algonquins de la vallée de la Haute-Gatineau, Québec
- III. Remèdes primitifs des Algonquins du Canada
- IV. Coutumes anciennes et multiples usages de l'écorce de bouleau – *wigwasgwigwa* – chez les Algonquins de la vallée de la Haute-Gatineau
- V. Légendes, chants et histoires du calendrier animal des Algonquins de la vallée de la Haute-Gatineau
- VI. La conservation des divers aliments chez les Algonquins de la vallée de la Haute-Gatineau
- VII. Légendes, chants, histoires du calendrier animal et illustrations picturales en écorce de bouleau
- VIII. Légendes et chants des Algonquins de la vallée de la Haute-Gatineau, Québec : Les Petites Gens, hommes et femmes de rêve, Le Monde des poissons et Le Monde de la musique et des esprits

Le premier ensemble ne comprend que des dessins, mais tous les autres comportent des textes, cent quatre-vingt-cinq au total, ainsi qu'une table des matières. Les ensembles nos III et V sont dédiés respectivement à l'Institut Pasteur de France et aux Scouts du Canada et à leur défunt président. Le manuscrit n'est pas daté et aurait été présenté à des éditeurs comme MacMillan House Co. (HBCA, A.104/119), mais sans succès. Seul un journal

local, *The Evening Citizen*, aurait publié une légende extraite du manuscrit, que nous ne présentons pas ici (« Little White Caribou Child Meets Dwarfs in Sugar Bush », 24 avril 1943), ainsi que quelques articles portant sur divers thèmes tels que le porc-épic chez les Algonquins (3 juin 1943), le tannage des peaux chez les Algonquins (27 mars 1943) et les vêtements des Amérindiens au Canada (27 février 1943). Les articles étaient destinés à un public d'enfants.

LES INFORMATEURS ET INFORMATRICES

DE JULIETTE GAUTHIER

En feuilletant le manuscrit conservé au Musée canadien des civilisations, on trouve, outre des textes ethnographiques et des légendes, des partitions musicales, des coupures de presse, des photographies, des dessins et quelques éléments d'information sur l'origine de tous ces matériaux. On apprend ainsi que les deux principales informatrices de Juliette Gauthier étaient deux Algonquines nées au lac Baskatong (Piskatang et Baskatang dans les textes). Dans le manuscrit, seul leur nom algonquin est fourni, en algonquin ou en traduction anglaise : « Wa Ba Dic Kwe » (*White Caribou Woman*) et « Mka Di Mik Kwe » (*Two Black Beaver Women*). Les deux femmes seraient cousines germaines, descendantes de Paginawatik le fondateur de Maniwaki, et leurs époux auraient servi durant la Première Guerre mondiale. Les enfants de *White Caribou Woman* sont nommés, en particulier sa fille « Wa Ba Dic Uis » et un garçon « Caponicin » à qui on doit plusieurs dessins accompagnant le manuscrit.

Or, des enquêtes menées auprès de plusieurs personnes de Maniwaki, là où les familles du lac Baskatong se sont réfugiées lorsque le barrage Mercier a été construit en 1929 et qu'un réservoir a été créé, ont permis d'identifier ces principaux personnages. *White Caribou Woman* est en réalité Angélique Caponicin (1884-1979), *Two Black Beaver Woman* est Madeleine Jacko Clément (?) et Caponicin est Frank Caponicin Maheux (1906-1961). La fille d'Angélique Caponicin, à qui le manuscrit fait référence, est sans doute Bertha Caponicin, une vétérane de la Seconde Guerre mondiale comme son frère Frank. Madeleine Jacko Clément était, par ailleurs, renommée pour la qualité de ses travaux en écorce de bouleau. Dans ce domaine, elle fut une des principales informatrices de Speck (1941), dont l'ouvrage sur les objets en écorce de bouleau provenant de Maniwaki comprend, en plus de nombreuses références à l'art de « Madenine Cesar (Mrs Pierre Clement) » (Speck 1941 : 250), une photographie

où l'on reconnaît facilement *Two Black Beaver Woman*. Une photographie de cette dernière accompagne également le manuscrit de Juliette Gauthier au Musée canadien des civilisations (fig. 2).

Comme on pourra le constater à la lecture des légendes et textes qui suivent sur les coutumes algonquines, d'autres informateurs sont également mentionnés (*Sun Woman*, *Mated Beaver Woman*, etc.). Par contre, nous n'avons pas cherché à tous les identifier. Signalons tout au plus, pour la compréhension des textes, la provenance de certains d'entre eux. Ainsi, « *White Duck*, chef de la Petite Nation du Nord », devait sans aucun doute occuper un territoire aux environs du lac Simon, à la source de la rivière de la Petite Nation. Speck (1929) rapporte ce qui suit au sujet de certaines familles algonquines résidant à Oka et chassant aux alentours du lac Simon :

Outre celles déjà mentionnées, certaines familles de la réserve du lac des Deux Montagnes (Oka) chassent toujours sur la rivière de la Petite Nation Nord aux alentours du lac Simon. Il s'agirait du reste des familles algonquines du lac des Deux Montagnes qui n'ont pas été touchées par la migration de 1854, auxquelles doivent être affiliées celles formant le groupe 5, mentionné ci-dessus, qui ne sont pas inscrites avec la bande de Maniwaki. (Speck 1929 : 116-117)

Speck (1929) parle d'un certain Aimable Whiteduck figurant dans ce groupe, qui pourrait être parent avec le dénommé *White Duck* rencontré par Juliette Gauthier une dizaine d'années plus tard. C'est en effet vers les années 1940 que nous situons l'intérêt de l'auteure envers les Algonquins et la rédaction conséquente du manuscrit. Ainsi, une lettre conservée aux archives de la Hudson's Bay Company (HBCA, A.104/119) indique que Juliette Gauthier s'est rendue au lac Barrière en 1942, au nord de Maniwaki, et dans le manuscrit il y a d'ailleurs des légendes rapportées de ce séjour ou de séjours antérieurs. Ces légendes sont signées « les Indiens *Bush-Men* » et, dans au moins l'un des textes, ces *Bush-Men* sont aussi nommés « Têtes de Boule ». Le texte, daté 1940, est titré « The Bush-Indian (or Les Barrières) » et commence ainsi : « The Bush-Indian, Men and Women Indians, were named Les Têtes de Boules (Round-Heads) ». D'un autre côté, Juliette Gauthier ou ses informateurs et informatrices ne sont pas les seuls à avoir nommé les Algonquins du lac Barrière *Bush-Men* ou Têtes de Boule (voir Lee Rue III 1961). En général, le vocable est toutefois davantage associé aux Attikameks de la Mauricie.

AUTRES INFORMATIONS SUR LE MANUSCRIT

Les sources, archivistiques ou autres, ne livrent guère d'autres informations sur le manuscrit. Par exemple, les sources consultées sont muettes quant aux méthodes utilisées par Juliette Gauthier pour cueillir les légendes et croyances algonquines. Nous ne savons donc ni où les récits ont été recueillis (vraisemblablement au lac Baskatong pour les récits de Madeleine Clément et d'Angélique Caponcin, au lac Simon pour ceux de *White Duck*, au lac Barrière pour ceux qui sont signés les *Bush-Men*), ni dans quelle langue ils ont été consignés (en algonquin, en anglais ou même en français) et encore moins s'il s'agit de transcription mot à mot ou de résumés. Juliette Gauthier n'était pas ethnographe et son intérêt était autre. Elle voulait connaître les Algonquins de la vallée de la Gatineau et, par la suite, transmettre ce savoir aux enfants. Dans l'état actuel des connaissances, nous ne pouvons donc qu'affirmer être en présence d'un manuscrit contenant des récits en langue anglaise que nous présumons avoir été cueillis tels quels et fort probablement sur place selon l'origine des pièces concernées.

L'ADAPTATION FRANÇAISE DU MANUSCRIT

Les quarante-huit courts textes choisis dans le manuscrit de Juliette Gauthier qui apparaissent ici représentent tous les ensembles du manuscrit, à l'exception du premier qui ne comporte essentiellement que des dessins. Le schéma suivant fait état de la proportion de textes choisis dans chaque ensemble :

Ensemble n°	Nombre de textes choisis	Nombre de titres originaux
I	—	—
II	6	20
III	10	30
IV	19	40
V	1	6
VI	6	34
VII	1	3
VIII	5	21
Total	48	185

L'INTÉRÊT DU MANUSCRIT

La proportion de textes choisis dans chaque cas n'est pas toujours la même. Divers critères sont à la source de cette inégalité : certains textes étaient répétitifs, d'autres de longueur démesurée et d'autres encore ne correspondaient pas à nos objectifs, qui sont de faire connaître les textes les plus intéressants et originaux tout en fournissant une ethnographie générale des Algonquins telle qu'elle peut transparaître dans ce manuscrit.

La présentation des textes ethnographiques et des légendes suit l'ordre du manuscrit tel qu'il a été classé au Musée canadien des civilisations. Les sous-titres originaux de chacune des parties sont conservés. Les noms des personnages et des informateurs ou informatrices sont également indiqués tels que dans le manuscrit, ce qui permet de mieux situer le texte quant à son origine (lac Baskatong, lac Barrière ou Petite Nation) dans chacun des cas où les noms des informateurs sont mentionnés.

Sans faire l'analyse complète du manuscrit, ce qui constitue une tout autre tâche que sa seule présentation, quelques commentaires s'imposent pour en souligner la valeur. En premier lieu, signalons l'absence relative d'ouvrages ethnographiques dont le sujet concerne uniquement la région concernée : rien, dans le cas de Baskatong et de la Petite Nation; et tout au plus des manuscrits non publiés (Bechmann-Khera 1961, 1962 et 1964), une thèse récente (Merveille 1987) et quelques articles dans le cas du lac Barrière (Johnson 1930; Lee Rue III 1961). Quant à la mythologie, il n'y a rien non plus, sauf ces légendes que nous lègue Juliette Gauthier; elles viennent d'ailleurs compléter le très peu d'ouvrages concernant la mythologie algonquine, les plus célèbres



Fig. 2.
Madeleine Clément (Two Black Beaver Woman) et son fils.
(Photo par J. Alex Castonguay, MCC III-L-64M)

et accessibles étant Speck 1915 pour le Témiscamingué, Davidson 1928 pour le Grand lac Victoria et Beck 1947 pour Maniwaki.

En deuxième lieu, signalons l'originalité des légendes consignées. Parmi les quarante-huit textes retenus, neuf sont des légendes, dont une seulement (« Le brochet, le doré et l'esturgeon ») rappelle des récits algonquins apparentés (Davidson 1928 : 281-2), deux autres (« Nuage orageux et cerf bondissant », « L'enfant et le serpent ») évoquant des légendes de peuples voisins, Montagnais, Cris et autres. Le reste des légendes apparaît inédit, du moins si on se fie aux ethnographes classiques, mentionnés ci-dessus, qui se sont intéressés davantage à publier des légendes concernant les grands personnages de la mythologie algonquine (par ex. Tcakabesh et Meso dans Davidson 1928; et Wiskejak dans Speck 1915 et Beck 1947).

En troisième et dernier lieu, les coutumes et légendes recueillies par Juliette Gauthier sont intéressantes en soi. En amalgamant légendes et coutumes dans un seul ouvrage, Juliette Gauthier reprend ainsi une tradition déjà suivie par au moins deux des auteurs cités ci-dessus (Speck 1915 et Beck 1947) et, ce faisant, elle réussit à fournir un portrait général de la culture algonquine (la chasse, la pêche, l'agriculture, la cueillette de sève d'érable y sont évoquées, et l'univers mythologique y est présenté) au moyen d'anecdotes ethnographiques tirées du quotidien. L'intérêt de Juliette Gauthier pour des données destinées à être transmises à des enfants l'aura ainsi amenée à consigner des détails qui autrement auraient pu être négligés. Nous pensons notamment à certains récits mettant en scène des enfants (par ex. « Les couleurs du soleil couchant », « L'aigle et l'enfant », etc.) mais aussi et peut-être surtout à tous ces éléments rapportés à Juliette Gauthier par ses informatrices au sujet de leur propre enfance (remèdes utilisés, vêtements portés par les enfants, jouets, etc.). Cette ethnographie est donc valable pour la fin du siècle dernier. L'intérêt principal de Juliette Gauthier pour les enfants est peut-être, par contre, à l'origine d'un certain manque de rigueur dans le rassemblement des données. À cet égard, nous avons déjà mentionné le manque d'information concernant les méthodes utilisées. Nous pourrions sans doute ajouter quelques imprécisions relevées dans l'identification des espèces animales et végétales (Juliette Gauthier utilise seulement les noms populaires, ce qui peut poser certains problèmes) ou plus simplement une absence d'intérêt pour ce qui apparaît aujourd'hui indispensable (par exemple, la notation des termes algonquins pour les astres, les plantes, les animaux, les objets de la culture matérielle, etc.); ces imprécisions sont toutefois mineures et ne sauraient à elles seules faire remettre en question la valeur du manuscrit. Au fait, si le lecteur parvient, à la lecture des extraits qui suivent, ne serait-ce qu'à se représenter globalement ce

que les Algonquins de la Haute-Gatineau furent à une certaine époque, notre but aura été atteint. Le but de Juliette Gauthier et de ses informateurs et informatrices l'aura sans doute été aussi.

II*. Chants et légendes du monde d'en haut, Algonquins de la vallée de la Haute-Gatineau, Québec

Kisisokwe, *Sun Woman*

Ma grand-mère, Kisisokwe, *Sun Woman*, mangeait seulement lorsqu'une certaine plante commençait à recevoir la lumière du soleil. Alors là, elle mangeait, dit *White Caribou Woman*. Elle me disait, aussi, que lorsque la tête d'ours apparaissait dans le ciel, elle tournoyait constamment et que c'était ainsi qu'elle pouvait parler des différentes saisons. La tête d'ours avait la forme de sept étoiles et, d'après cette tête, elle pouvait prédire si l'hiver serait froid ou chaud.

Le vent et le tonnerre

Ma mère avait peur du vent et du tonnerre. Mon arrière-grand-père, *Great Knife*, prit une poignée de tabac et le jeta par l'ouverture de la tente : « Tiens, ton tabac », dit-il à l'orage et, peu de temps après, la tempête s'apaisa.

(*White Caribou Woman*)

Les couleurs du soleil couchant

Une fois, il y avait un petit garçon qu'on croyait bon de nature. Toutefois, chaque jour, au moment où le soleil allait se coucher, il commençait à pleurer et ses parents ne pouvaient l'arrêter. On appela tous les membres de la nation pour le voir et on leur demanda, tour à tour, s'ils savaient comment guérir l'enfant.

Parmi les personnes présentes, il y avait une vieille guérisseuse du nom de Kisisokwe, *Sun Woman*, qui révéla aux parents que seules les couleurs du soleil couchant combleraient les désirs de l'enfant et que ces couleurs se trouvaient au fond d'un certain lac situé très loin.

Malgré la distance à franchir, le père de l'enfant décida de partir à la recherche des couleurs du soleil. Après plusieurs jours de voyage en canot, le père aboutit finalement au lac du soleil. Là, il vit d'étranges per-

*Le chiffre romain précédant les titres indique les divisions originales. Comme nous l'avons mentionné, le premier ensemble étant presque essentiellement constitué de dessins, aucun texte ne le représente ici.

sonnes qui gardaient les rives et parmi elles, il y avait un poisson énorme du nom de Podonch³, qui avait un très gros ventre et une toute petite bouche. L'homme saisit le poisson et colla sa bouche à l'aide de colle d'esturgeon de telle sorte que les autres poissons sur la rive ne puissent l'entendre appeler au secours. Il étourdit le poisson et le poussa dans l'eau, puis, en un bond, l'homme plongea au fond du lac et commença à chercher les couleurs du soleil couchant. Après avoir cherché pendant longtemps, il trouva finalement les merveilleuses couleurs et les ramena à son enfant.

Depuis ce temps, tous les jours, au crépuscule, le père fournit à son fils les couleurs en poudre pour que celui-ci s'amuse, et l'enfant ne pleure plus.

Podonch fut puni sévèrement par les autres poissons pour n'avoir pas gardé les rives du lac et avoir permis au père de l'enfant de trouver et de rapporter avec lui les couleurs secrètes du soleil. Pour son châtement, on le laissa avec les ouïes partiellement collées et seulement avec une toute petite ouverture pour respirer. Depuis ce temps, les meuniers naissent ainsi avec de toutes petites bouches plissées.

L'aigle noir et l'enfant

Un aigle noir vola un enfant et l'emporta très haut dans son nid sur une falaise pour qu'il puisse vivre avec lui. Il y avait aussi trois aiglons dans le nid. Un matin, la mère partit en quête de nourriture, le garçon tua un des aiglons, prit ses entrailles, se faufila à l'intérieur et roula au bas de la falaise jusqu'à ce qu'il atteigne la terre.

Le canard et le huart

Un canard sauvage et un huart s'amusaient. Le canard s'endormit et il rêva d'un huart au long bec avec une flèche à son extrémité. Lorsque le canard se réveilla, il raconta son rêve au huart. « Vous avez fait un beau rêve », dit le huart, « car mon bec vaut bien une flèche. À cause de votre rêve, je vais vous transpercer avec ce bec. Je vais vous manger et vous serez fini. » Et ce fut effectivement la fin du petit canard, ajouta *Two Black Beaver Woman*.

Trois huarts nageant parmi les nénuphars

Le cri du huart sert d'appel durant le rut. Lorsque les chasseurs entendent les huarts s'appeler et émettre un certain cri plaintif, ils savent qu'il y a un orignal ou un cerf dans les environs. « C'est un avertissement fiable », dit *Two Black Beaver Woman*, « le huart ne nous fait presque jamais défaut. » Autrement, nous devons utiliser un cornet pour attirer l'orignal ou le cerf.

III. Remèdes primitifs des Algonquins du Canada

Un crotale⁴ pour le mal de dent

Lorsque nous étions petits, raconte *White Caribou Woman*, mon arrière-grand-mère, *Sun Woman* - *Pagina-watik*⁵, attrapait un crotale et, lorsque nous avions mal aux dents, elle nous faisait mordre à plusieurs reprises dans le corps du serpent. Lorsqu'elle laissait partir le serpent, cela emportait notre mal. Cela empêchait également nos dents de carier.

Je ne voulais jamais mordre dans le crotale et, aujourd'hui, toutes mes dents sont parties. Si j'avais donc écouté mon arrière-grand-mère, j'aurais encore mes dents. Mes sœurs et mes frères ont tous de bonnes dents. Mon arrière-grand-mère croyait dans la médecine des serpents.

Les Indiens fabriquent leurs propres fausses dents à partir de bois dur et inséraient la dent dans la cavité. On utilisait surtout le bois de cèdre.

Les rhizomes de nénuphars

Une fois, quand j'étais enfant, je suis tombée malade et j'avais des frissons. « Je vais guérir l'enfant », dit une vieille sorcière guérisseuse à ma mère. C'était l'hiver et tous les lacs et les rivières étaient gelés. La sorcière cassa néanmoins la glace à l'aide d'un pic et trouva quelques rhizomes de nénuphars au bord de l'eau. Elle savait exactement où ils poussaient et elle les rapporta au camp.

Les rhizomes furent bouillis et je bus l'eau de cuisson. En un rien de temps, je me sentis mieux et les frissons disparurent. Ma mère était très contente. Bien que ma mère ait connu plusieurs remèdes, il était préférable que ce soit une autre personne qui me soigne, ajoute *White Caribou Woman*.

La 'racine de mouffette'⁶

Coupez les racines, utilisez le rhizome principal et faites-le sécher au soleil : il deviendra dur comme un os. Grattez le rhizome et infusez la poudre ainsi obtenue pour la toux.

On aspire également la poudre par les narines et on l'utilise comme charme. Si vous voyez un garçon que vous aimez, obtenez une mèche de cheveux, placez-la dans un contenant en écorce de bouleau et ajoutez-y de la poudre. Aussi longtemps que vous conserverez la boîte, vous garderez l'amour de ce garçon.

La saignée à l'indienne

Ma grand-mère croyait dans l'efficacité de la saignée pour les maux de tête. Elle tordait nos cheveux en arrière de la tête jusqu'à ce qu'une bulle de sang se forme. Elle prenait ensuite un instrument tranchant en pierre et faisait sortir le sang. Le sang tombait dans un contenant d'écorce de bouleau.

White Caribou Woman raconte qu'elle a déjà assisté à une saignée pratiquée par un vieux guérisseur indien. Le sang était tiré de la tête, du talon et du poignet.

Le charbon de bois

Les Indiens du lac Piskatang brûlaient toutes sortes d'espèces de bois en forme de petits bâtons et les donnaient à mâcher aux enfants. Cela purifiait le sang. On utilisait également les bâtons de charbon de bois en les déposant, encore rouges, dans une tasse d'eau. Ils servaient aussi comme remède.

Les Indiens de la vallée de la Haute-Gatineau utilisaient de grandes quantités de charbon de bois. On s'en servait toujours en cas de maladie, dit *White Caribou Woman*. Nous fabriquions nos propres pilules de charbon de bois. Par ailleurs, les Indiens du Canada injectaient le charbon de bois dans les tempes dans les cas de haute pression. On pratiquait une petite incision à l'aide d'un instrument en pierre tranchant, puis l'on insérait le charbon de bois. Ceci explique pourquoi tant d'Indiens ont des marques noires sur les tempes.

L'écorce d'aulne

Durant l'été, lorsque nous franchissions de grandes distances à pied, il faisait très chaud dans nos vêtements de peau et cela nous causait des inflammations. Un vieil homme nous dit d'aller cueillir de l'écorce d'aulne et de l'appliquer, encore fraîche, sur les parties irritées. Au début ça brûlait, dit *White Caribou Woman*, mais ensuite, comme ça soulageait!

L'huile de doré

Le doré possède un petit sac contenant de l'huile que les Indiens conservent après la pêche. L'huile sert à des fins médicales, et pour tanner les peaux et faire du savon.

Empoisonnement sanguin

Une fois, le bras d'un Indien montrait des signes d'empoisonnement sanguin. *Mated Beaver Woman* récolta des branches de cèdre, les réduisit en pâte et appliqua la

préparation directement sur la plaie. Le cèdre aspire le poison ou draine la plaie. Il s'agit là d'un très bon remède.

Un chien enragé

White Caribou Woman raconte qu'une personne avait été mordue méchamment par un chien enragé. *Mated Beaver Woman*, sa grand-mère, aspira le sang du bras, rejetant plusieurs gorgées de sang. Il n'y eut par la suite aucune infection. Elle banda ensuite le bras avec de l'écorce de bouleau. « Les Indiens et les ours guérissent leurs blessures presque de la même manière, dit *White Caribou Woman*. Ils sucent le poison de leurs plaies. »

Chirurgie

Two Mated Beaver Woman avait toujours avec elle une aiguille attachée à sa tunique en cuir. Une fois, alors qu'elle marchait dans le bois, elle rencontra un petit enfant, du nom de Jocko, à qui il était arrivé un accident: sa lèvre supérieure était fendue et il saignait abondamment.

Mated Beaver Woman prit le petit garçon, le plaça sur ses genoux et avec certaines plantes elle arrêta le sang de couler. Ensuite, elle retira l'aiguille cachée dans son vêtement, elle arracha un long poil noir de ses cheveux, l'enfila et cousit la plaie. À cette époque, elle avait soixante-dix-huit ans et cela s'est passé il y a presque soixante-cinq ans dans la vallée de la Haute-Gatineau, ajoute *White Caribou Woman*. Généralement les Indiens ne suturaient pas les coupures, mais *Mated Beaver Woman* le faisait toujours.

On peut à peine voir aujourd'hui les points de suture qui sont demeurés dissimulés sous la peau. Il n'y avait même pas de marque d'opération.

IV. Coutumes anciennes et multiples usages de l'écorce de bouleau – wigwaswigwa – chez les Algonquins de la vallée de la Haute-Gatineau

Une coiffure pour la chasse à la perdrix blanche ou grise

Pour la chasse à la perdrix, les femmes portent une coiffure en écorce garnie d'ailes de perdrix. Un bandeau en écorce garni de plumes est aussi utilisé.

Autrefois, il y avait de la perdrix blanche dans la vallée de la Haute-Gatineau. Les femmes portaient alors cette coiffure d'ailes de perdrix pour chasser les perdrix blanches et grises. On peut également fabriquer une coiffure avec les plumes de la queue des perdrix et l'utiliser tant pour la danse à la perdrix que pour la chasse. La

danse donne de la chance, et les ailes protègent contre les mauvais esprits, tout comme les plumes d'aigle.

Les ailes de perdrix se portent aussi dans les cheveux comme ornements et le bandeau d'écorce ondule pour imiter les montagnes.

La Nouvelle France - la fleur de lys⁷

Les Algonquins utilisent toujours la fleur de lys sur leurs paniers d'écorce comme symbole d'amitié.

Parmi les plus vieux, il y en a plusieurs qui portent le nom de Louis en mémoire des rois de France, affirme *White Duck*, chef de la Petite Nation du Nord.

Les vêtements des enfants

Les vêtements des enfants étaient tous faits en peaux de jeunes cerfs, fumées ou lavées. En cas de maladie, on habillait les enfants de peaux de cerfs d'un blanc immaculé et non fumées. Le blanc chassait le mal. Les nouveau-nés étaient aussi habillés de peaux blanches.

Coutumes anciennes

Tous nos ustensiles étaient faits d'écorce de bouleau, d'argile ou de bois creusé, dit *White Caribou Woman*. On a trouvé plusieurs fragments de poterie ancienne à Piskatang et, là où nous avons trouvé des crânes ou des os, on a également trouvé des morceaux de vaisselle en argile.

Dans la vallée de la Haute-Gatineau, on brûlait des motifs à double courbe dans le bois comme décoration. Lorsque j'étais petite, un vieil homme avait coutume de sculpter des petites figures d'oiseaux et des visages humains. Les gens plantaient ces figures dans la terre autour des tentes ou des cabanes en bois rond. On utilisait le pin, le cèdre ou le bouleau pour la sculpture.

Nos poupées étaient fabriquées avec des enveloppes d'épis de maïs, des aiguilles de pin, l'écorce interne du bouleau, du bois de pin ou des peaux de cerfs rembourrées de Petits cochons, de quenouilles ou de mousse poussant sur les bouleaux⁸.

On découpait toutes sortes de figures animales dans l'écorce des arbres pour servir de jouets pour les enfants. [...]

Le hamac indien

Des hamacs étaient accrochés haut dans les arbres pour les jeunes enfants. [...]. On utilisait des gros et des petits hamacs. Ils étaient faits de bouleau, de frêne⁹ ou de tilleul. Ceux en tilleul étaient les meilleurs : ils ne brisaient pas aussi facilement.

On humidifiait les hamacs de temps à autre pour conserver leur flexibilité. Ils étaient bons et solides et duraient longtemps.

On tissait les hamacs à partir de bois coupé en longues bandes minces entrelacées, on les liait à chaque extrémité avec des racines *Watap* et on les attachait à deux arbres servant de poteaux.

(*White Caribou Woman*)

Toboggan

Pour chasser le castor, on utilise un toboggan fait d'écorce de bouleau ou de bois de cèdre, lacé avec de la babiche ou d'épais tendons d'orignal. Le toboggan était entièrement équipé pour la chasse au castor.

Les lances, les pagaies, les filets et les différents types de pièges étaient tous placés à l'avant. On réservait un espace à l'arrière pour les boîtes d'aliments.

On tirait le toboggan à la main ou à l'aide d'un attelage de chiens.

Les nattes en orme

L'écorce entière d'un orme était utilisée pour fabriquer un tapis. L'orme se dépouille facilement durant l'été. Ces nattes de sol servaient durant l'été pour dormir dans les habitations en écorce. Lorsqu'on n'utilisait pas les tapis, on les roulait.

Fig. 3.

NA-SA-MA - Plante à tabac. Motif obtenu par marquage de dents sur de l'écorce de bouleau, œuvre de Madeleine Clément.

(Photo MCC III-L-64M)



L'écorce des arbres

Les arbres ne poussent qu'une fois par année, au printemps, et durant cette période l'écorce se détache autour du tronc. La moelle¹⁰ de l'arbre est bonne à manger au printemps mais seuls certains arbres sont comestibles, tels le sapin, l'épinette, le merisier ou le bouleau blanc. On découpe l'écorce externe en lanières comme des rubans. Les arbres les plus vieux sont les meilleurs et les plus riches en moelle. On détache la moelle en la grattant à l'aide d'un couteau ou d'un grattoir en pierre.

Sève d'érable, canots, combustible, etc.

Lorsque la sève d'érable coule, il est temps d'aller cueillir l'écorce pour faire les canots, les contenants et les images en écorce de bouleau. L'écorce est alors de la bonne couleur, rouge brique.

On utilisait également l'écorce d'orme pour faire les canots.

Anciennement, les femmes avaient coutume de cueillir un combustible d'écorce de bouleau pour les feux des chasseurs.

(*Nomak. White Feather Woman*)

Des motifs (fig. 3) obtenus par marquage de dents sur des feuilles étaient utilisés comme patrons pour les motifs des mocassins ou des vêtements en cuir.

Des feuilles d'érable, liées ensemble en longues bandes à l'aide d'une épine ou d'une tige, étaient utilisées par les enfants comme coiffure ou comme jeu de transparence. Lorsqu'une grande guirlande était exposée aux rayons du soleil, un motif apparaissait.

Pour former des patrons, on mordait de minces feuilles d'écorce de bouleau. Les patrons étaient ensuite utilisés comme motifs pour broder les paniers et les mocassins à l'aide de piquants de porc-épic. Un piquant de porc-épic était inséré dans chacune des dentelures.

Les bracelets pour les poignets ou les chevilles, les anneaux, les coiffures, les ceintures étaient tous faits d'écorce de bouleau. Des motifs floraux, géométriques ou représentant des animaux étaient portés par tous les Indiens de la vallée de la Haute-Gatineau.

Boîtes d'allumettes, cannes, etc.

[...]

On fabrique les boîtes d'allumettes à partir d'étroites bandes d'écorce de bouleau enroulées autour d'un bâton

rond; de petites pièces plates en bois sont ensuite insérées comme couvercle et comme fond de la boîte; le bâton est enfin retiré. Si la boîte d'allumettes tombe à l'eau, elle flotte et conserve les allumettes sèches.

Des cannes étaient aussi faites à partir d'écorce de bouleau enroulée autour d'un bâton, mais dans ce cas on ne retirait pas le bâton.

« Les Indiens prétendent que le castor est l'inventeur des immeubles à appartements. »

(*Caponicin*)

Les hochets sont faits en écorce de bouleau et remplis de petites pierres. Les hochets sont également couverts de dessins.

[...]

Les plates-formes

Les plates-formes étaient construites sur pilotis, les branches d'un arbre étant coupées en forme de marches pour permettre de monter sur le toit. On les couvrait d'écorce de bouleau cousue à l'aide de racines d'épinette.

La nourriture était cachée sous l'écorce et emballée dans des récipients scellés, également faits d'écorce de bouleau. Les grands bouleaux étaient les meilleurs pour servir de plates-formes, étant donné qu'on pouvait les voir de loin.

Les torches en écorce de bouleau

On utilise plusieurs sortes de torches : quelques-unes sont roulées sur un bâton, d'autres sont faites de pièces d'écorce brute attachées à un bâton fendu.

L'écorce verte ne s'enflamme pas, l'écorce sèche fournit un feu brillant.

Des petites et des grosses torches sont utilisées la nuit pour voyager dans le bois.

L'écorce de bouleau est parfumée et dégage une odeur très agréable en brûlant.

Torches fumigènes

Pour se protéger contre les mouches noires et les moustiques en marchant dans le bois, on utilise des champignons arboricoles coincés dans un bâton fendu et portés sur un chapeau ou une coiffure. Les champignons sont cueillis verts et il n'y a aucun danger pour le feu. C'est l'espèce la plus petite qui est utilisée.

Masimin, les teintures

Le bleu, le noir et le rouge étaient les couleurs les plus difficiles à obtenir. On conservait soigneusement ces teintures et on ne les utilisait qu'à des occasions très spéciales comme des festins cérémoniels.

On se peignait le visage et le corps; les teintures colorées servaient de marques secrètes. Ce sont les femmes qui avaient la garde de cette forme d'embellissement. Quelquefois, elles pouvaient travailler un jour entier sur un seul corps. Des ocres, des rouges et des jaunes, étaient aussi utilisés.

Certaines teintures étaient conservées dans des petits contenants en écorce de bouleau en forme d'enveloppe; d'autres, en poudre, dans des petites pochettes de cuir. Les pinceaux étaient faits de poils de cerf ou d'original fixés sur un petit bâton. On se servait également de petites ramilles pour appliquer les couleurs.

On appliquait en premier une mince couche de graisse. On utilisait rarement des mordants pour fixer les teintures sur la peau. Le grès¹¹ était le mordant préféré ou encore certaines écorces astringentes, infusées. Plusieurs teintures végétales ou minérales ont leur propre mordant. Des cendres de bois étaient souvent utilisées.

Ce sont les femmes qui allaient à la recherche des plantes à teintures, jamais les hommes, et on ne disait à personne où les teintures avaient été trouvées. « Il y a seulement un Indien qui peut garder un secret », affirme *Two Black Beaver Woman*. [...]

Les porte-bébés en forme de guépiers

Les anciens porte-bébés étaient construits en forme de nids de guêpes, pointus à un bout et faits en cuir. Les porte-bébés étaient transportés à l'aide d'une courroie placée autour du front. Comme les porte-bébés en bois, ces porte-bébés étaient également suspendus à des branches d'arbres lorsque la mère travaillait dans le bois.

Les porte-bébés étaient doublés de mousse (*moss*) d'érable ou de frêne, et cette mousse était également appliquée sur la poitrine du bébé pour le garder au chaud ou pour le soigner.

Les paniers de transport

Le panier de transport était large et encombrant; par conséquent, il était porté sur le dos et retenu à l'aide d'une courroie. Les paniers avaient plusieurs formes afin de pouvoir épouser le dos des porteurs. En général, ils ressemblaient davantage à un panier plat et très long. Ces paniers en écorce de bouleau étaient de très belle facture.

Les jeux de transparence

On obtenait des jeux de transparence en mordant dans une sorte de feuille longue qui ressemble à une enveloppe d'épi de maïs. La partie en indentation apparaissait verte et le dessous, argent. Ces feuilles de transparence ne duraient pas longtemps et elles étaient fabriquées pour le plaisir, par jeu. Les dessins en indentation obtenus dans l'écorce de bouleau étaient beaucoup plus utiles.

Nos chiens à traîneau

Durant l'été, les chiens étaient laissés libres dans le bois. La nourriture pour chiens était rare et nous ne pouvions prendre soin d'une centaine de chiens. L'automne venu, à la première chute de neige, nous dressions nos pièges dans le bois pour attraper les chiens. Ils étaient presque devenus sauvages. Pour ne pas les blesser, nous rembourrions les pièges avec des plumes molles. Nous les nourrissions et les attelions tout l'hiver.

(*White Caribou Man*)

La plantation du maïs

White Caribou Woman raconte que ceux de Baskatang sèmaient d'abord leur maïs dans de l'argile. Ils confectionnaient un grand sac, ils plaçaient l'argile dans le sac puis ils plantaient les grains de maïs dans l'argile. Le maïs germait en quelques jours et les semis étaient repiqués en terre. Le sac devait être fait d'une peau non tannée afin de conserver l'humidité, sans doute une peau brute comme celle qui servait à contenir la sève. Le maïs d'hiver était tressé et suspendu pour le séchage. On l'utilisait selon les besoins après l'avoir laissé tremper dans l'eau toute une nuit.

V. Légendes, chants et histoires du calendrier animal des Algonquins de la vallée de la Haute-Gatineau

Le grand chef Paginawatik, 'arbre frappé par l'éclair'

Le grand chef Paginawatik (fig. 4), deuxième chef d'Oga, le lac des Deux Montagnes, était venu chercher un endroit pour s'établir. Voyageant dans un petit canot d'écorce de bouleau, il s'installa finalement à la rivière Désert, dans la vallée de la Haute-Gatineau, parce que la Compagnie de la Baie d'Hudson était installée à cet endroit, dit *White Caribou Woman*.

Il y avait seulement trois Blancs qui vivaient au poste, incluant un Indien nommé Vieux-Tabac. Thomas

Mowatt était responsable du poste en 1839 et Louis Desert était l'interprète officiel de la compagnie. Paginawatik rassembla tous les membres de sa nation et créa la ville actuelle de Maniwaki (La terre de Marie) en 1848 et il devint le chef des Algonquins. Après la mort de Paginawatik, les Blancs chassèrent les Indiens du village. On leur alloua alors quatre milles carrés pour s'établir et ils furent placés dans une réserve gouvernementale. 1854-¹²

VI. La conservation des divers aliments chez les Algonquins de la vallée de la Haute-Gatineau

Cueillette de la sève d'érable dans la vallée de la Haute-Gatineau

Pour contenir la sève recueillie à l'aide des récipients en écorce de bouleau, on construisait une structure en bois sur laquelle était fixée, en laissant un peu de jeu, une peau de cerf brute et non tannée. Une seule peau pouvait contenir jusqu'à quarante seaux de sève. On n'utilisait jamais une peau apprêtée, dit *White Caribou Woman*, car la sève l'aurait pénétrée. Par ailleurs, la sève n'était jamais laissée longtemps dans les contenants en écorce de peur que des brindilles ou de la saleté tombe à l'intérieur. Parfois, on utilisait de l'écorce verte pour fabriquer les récipients.

Les moules étaient sculptés dans du bois de cèdre; ils étaient généralement ornés d'un motif de castor. Pour faire le sucre d'érable, on faisait bouillir la sève jusqu'à ce qu'elle soit épaisse, puis on la brassait jusqu'à ce qu'elle tourne en sucre; on versait ensuite le sucre dans des moules. On ajoutait de la graisse dans le sirop pendant qu'on le versait. Le sucre était jeté soit dans des moules en bois, soit dans des casseaux¹³ en écorce encore verte.

La sève était bouillie dans des chaudrons en écorce verte ou en cuivre, et les contenants de sucre étaient recouverts d'écorce de bouleau et laissés sur des plates-formes ou rapportés aux campements. Ces plates-formes où était entreposé le sucre n'étaient jamais pillées ni laissées vides, et ce, pour la protection des chasseurs qui auraient pu se perdre dans le bois. Les plates-formes étaient érigées sur quatre arbres. Il y avait plusieurs sortes de plates-formes.

Les gens chantaient certaines chansons et dansaient lorsqu'on faisait bouillir la sève.

Les louches

Les louches utilisées pour prendre les pierres chaudes étaient en bois vert avec une ouverture carrée percée au milieu, comme les palettes pour vérifier le sirop d'érable, mais plus petites. Nos plats étaient en bois creusé.

On utilisait parfois des pierres chauffées pour faire bouillir la sève.

Suif animal

On obtenait le suif des os de cerf ou d'orignal, ou d'autres animaux. Les os étaient bouillis pendant plusieurs heures, et la matière qui montait à la surface servait à faire le suif – que l'on utilisait pour sceller les récipients en écorce de bouleau. Prélevé de la surface, le suif était versé chaud sur les aliments dans les récipients en écorce, où se formait alors une sorte de couche de cire.

En général, les récipients n'étaient pas cousus, mais s'ils l'étaient on appliquait de la gomme d'épinette ou de pin, partiellement chauffée, sur les espaces ouverts ou sur les points, et l'on pressait alors la gomme avec le pouce ou avec un morceau de bois plat.

(*White Caribou Woman*)

Comment préparer la viande de porc-épic

On jette d'abord le porc-épic mort dans le feu pour pouvoir enlever ses piquants puis on le dépouille comme on le ferait pour un petit cochon de lait. La viande est enfin rôtie sur le feu. La viande de porc-épic est très grasse, et les Blancs ne la trouvent pas agréable au goût.

La brosse qui pousse sous le ventre des porcs-épics¹⁴ est par ailleurs utilisée comme brosse à vêtements : elle est alors fixée à un bout de bois.

Les piquants de porc-épic ont beaucoup de valeur et ne devraient jamais être gaspillés. Ils servent à décorer les paniers en écorce de bouleau, les mocassins en cuir ou les tuniques. On utilise les piquants soit au naturel, soit teints avec des teintures végétales ou minérales. On prépare la teinture et l'on trempe les piquants dans la préparation froide, sinon la chaleur les détruirait. On échange souvent les piquants contre de la nourriture.

On prépare aussi les piquants de porc-épic en infusion, comme remède. Comme la viande d'orignal, de cerf et d'ours, la viande de porc-épic est une des nourritures préférées. (Il ne faut jamais approcher un porc-épic la nuit; ils rôdent aux alentours)

La pêche d'hiver

Nous pêchions l'hiver en perçant des trous dans la glace et, pour attirer le poisson, nous jetions des os de cerf ou d'orignal dans ces trous. On aurait dit que la graisse des os montait à la surface et attirait le poisson. Les captures étaient bien meilleures lorsque nous utilisions les os, dit *White Caribou Woman*, et les vieux os étaient les meilleurs. Les pics étaient faits en os et, plus tard, nous avons utilisé des pics en métal.

On faisait les filets de pêche avec des écorces de saule entrelacées. Pour faire les filets (plier l'écorce, etc.), nous utilisions nos dents.

On utilisait également les œufs de poisson, le frai de carpe, comme nourriture. Le frai était cueilli le 10 mai.

On mangeait aussi les œufs de tortue, les oiseaux, les goélands.

Les bleuets

Pour conserver les bleuets, il faut les faire bouillir une heure ou plus, jusqu'à ce qu'ils soient épais, le feu doit être bas et l'on ne doit pas utiliser de sucre, seulement un peu d'eau qu'on doit ajouter un peu à la fois. Lorsque les fruits forment une pâte, on les place dans un récipient en écorce de bouleau en forme d'enveloppe et on les laisse ainsi sécher au soleil. Une fois la pâte bien sèche, on la met dans un autre contenant en écorce muni d'un couvercle. Les contenants sont ensuite enterrés. Parfois, les baies pouvaient aussi être fumées.

Pour préparer les fruits destinés à être consommés, on coupe de grands morceaux dans la pâte et on trempe ces morceaux toute la nuit dans de l'eau froide. On ajoute du sucre d'érable ou du sucre de canne, au goût, et on fait bouillir à nouveau jusqu'à la consistance voulue. Toutes les baies peuvent être conservées, sauf les fraises. La pâte de bleuets se conserve pendant des années et ne perd jamais sa saveur ni sa couleur. Elle est également utilisée comme teinture.

VII. Légendes, chants, histoires du calendrier animal et illustrations picturales en écorce de bouleau

Nuage orageux et cerf bondissant

Nuage orageux avait mis sur terre un cerf bondissant. Il y avait également un étang de graisse qui ressemblait à un lac et il y avait là un orignal, un ours, un wapiti, un lièvre, un porc-épic et une loutre, un rat musqué, un renard, une mouffette, plusieurs canards et le cerf bondissant. Tous les animaux sauf le cerf avaient sauté dans l'étang de graisse. Les divers animaux tentaient d'attraper le cerf mais il courait trop vite et sautait trop haut de telle sorte que personne ne pouvait le rejoindre. Voilà la raison pour laquelle le cerf a si peu de graisse sur son dos et très peu sur son ventre¹⁵.

Le cerf peut sauter quarante pieds¹⁶ dans les airs. Il est plus gros en été et à l'automne, en novembre, durant la saison de la chasse.



Fig. 4.
Sculpture - aujourd'hui disparue? - de Paginawatik, fondateur de Maniwaki.
Œuvre de Caponicin.
(Photo MCC III-L-64M)

VIII. Légendes et chants des Algonquins de la vallée de la Haute-Gatineau, Québec : Les Petites Gens, hommes et femmes de rêve, Le Monde des poissons et Le Monde de la musique et des esprits

Bizan et le peuple du rêve

Il y a très longtemps, il y avait un Indien du nom de Bizan qui était marié à une Algonquienne qui ne croyait pas aux hommes et aux femmes de rêve (personnes de petite taille).

Bizan semblait toujours hanté par ces personnages et, chaque fois qu'il s'endormait, les nains venaient et volaient sa coiffure en écorce de bouleau. Bizan ne pouvait jamais les voir, car ils s'enfuyaient trop vite dans la forêt.

Un jour, Bizan tua un orignal et il mit à sécher toute la viande en la suspendant près de la tente en écorce. « Je devrai faire la garde toute la nuit pour surveiller la viande », dit-il à sa compagne, mais celle-ci s'esclaffa. Bizan décida donc de dormir à l'intérieur. Soudain, Bizan entendit des murmures et en avertit sa compagne. Les deux regardèrent à travers l'ouverture de la tente et alors ils virent les minuscules hommes et femmes de rêve tout fringants emporter au loin leur viande d'orignal. Désormais, la compagne de Bizan crut aux petites gens.

Canulah, le renard et l'ours

C'était au printemps, à la fonte des neiges. Canulah pêchait sur la glace. Il avait pris du poisson, l'avait placé sur son traîneau et revenait chez lui. Un renard traversa sa piste un peu en avant de lui. Le renard se coucha par terre et fit semblant d'être mort. Au passage, le pêcheur le ramassa par la queue et le mit dans son traîneau.

Mais le renard reprit connaissance et repéra le poisson. Il sauta hors du traîneau et s'enfuit vers le bois en emportant tout avec lui. Chemin faisant, il rencontra un ours. En voyant le renard avec du poisson, l'ours s'enquit où il l'avait pris. « Je me suis seulement assis près d'un trou sur la glace, dit le renard, et quand le poisson mordillait ma queue, je sautais rapidement de côté et le poisson restait accroché. »

Alors, l'ours crut qu'il pouvait faire de même. Il s'assit donc sur la glace et mit sa queue à l'eau. Il resta toutefois assis trop longtemps et sa queue gelée resta sur place. Depuis ce temps, tous les ours naissent avec de courtes queues.

« Autrefois et dans un autre monde, ajoute Canulah (*Nadawesi-Iroquois Bird*), tous les ours avaient des queues grosses et longues. »

(Légende des Indiens *Bush-Men*)

Le brochet, le doré et l'esturgeon

Un brochet avait deux gendres, le doré et l'esturgeon. Il ne s'en était jamais occupé et avait toujours souhaité les voir dévorés par les goélands. Chaque fois que le brochet nageait autour des îles, il tentait de les attraper. Un jour, il essaya même de les duper en obligeant les poissons à sauter par-dessus les rapides et une montagne de roches. Le vieux brochet ne pouvait jamais les capturer : ses gendres se déplaçaient trop vite.

Alors, tous les trois prièrent. « Voyons qui peut sauter le plus loin et le mieux », dit le brochet à ses deux ennemis. Sur ce, le doré et l'esturgeon, plus futés, enjoignirent au brochet de sauter en premier.

Le brochet s'exécuta mais se fracassa le crâne, et depuis ce temps tous les brochets naissent avec le crâne enfoncé.[...]

(Indien *Bush-Man*, *The Pond-Man*, lac Cabonga)

L'enfant et le serpent¹⁷

Une veuve avait épousé un chef nommé *Black Bear Man*. Cette veuve avait deux enfants, un garçon et une fille, et le beau-père aimait beaucoup la jeune fille mais le garçon ne lui plaisait pas. Un matin, il partit avec le garçon vers une île qui surgissait au milieu d'un lac. L'île était large et très plate, et constituée de roches solides. « Maintenant, nous allons passer à l'île opposée, dit-il à l'enfant, pour chercher des œufs de goélands. » Ils avironnèrent donc dans leur canot d'écorce jusqu'à la rive opposée. Ils n'avaient pourtant pas mis le pied à terre que déjà le beau-père s'enfuyait et abandonnait l'enfant à lui-même. L'enfant appela son père et se mit à pleurer, mais le père ne lui prêtait guère attention.

Surgit un très gros serpent, vert et jaune, avec un enfoncement profond dans le dos. « Pourquoi pleures-tu », siffla la vieille femelle serpent bienveillante. « J'ai été laissé seul ici », répondit l'enfant effrayé. « Ne pleure plus, petit, et va plutôt me chercher une très grosse roche que tu placeras dans le creux de mon dos », lui dit le serpent. Le garçon obtempéra aux ordres du serpent et, ensemble, le serpent et l'enfant se mirent à traverser le lac à la nage. Le lac était très large. « Si jamais l'éclair nous frappe, dit le serpent au garçon, tu devras débarquer de mon dos et te jeter à l'eau. »

« Est-ce que tu vois un gros nuage noir au-dessus de nos têtes, un nuage qui suit tous les autres nuages? » demanda le serpent. « Oui, je le vois, et il est en train de devenir très noir », répondit l'enfant. Ils avaient presque atteint le rivage du lac lorsqu'un éclair très brillant frappa tout près, suivi d'un long fracas de tonnerre. « Saute à l'eau », dit le serpent, et l'enfant plongea dans le lac : autour de lui tout se changea en une mare de sang rouge brillant. La femelle serpent disparut ensuite.

Le garçon nagea jusqu'à la rive et commença à marcher sur le sol à la recherche de sa mère qu'il avait perdue, ainsi que de sa sœur.

« Le serpent craint toujours le tonnerre et l'éclair, affirme *White Cloud Woman*, et il se cache alors dans la terre. »

(Légende des *Bush-Men*
and *Women Indians*)

Hiwatha¹⁸

Lorsque Hiwatha était petit, il vivait avec sa grand-mère Nokomis. Il voulait toujours chanter. « Tu dois aller dans la forêt écouter les oiseaux chanter, lui dit Nokomis, et tu dois apprendre à les imiter. » Alors, chaque matin, à l'aube, Hiwatha se rendait dans le bois pour écouter les oiseaux chanter, mais il ne pouvait jamais retenir leurs chants. « Tu dois essayer à nouveau », lui dit encore sa grand-mère, et le lendemain matin, Hiwatha retourna à la forêt : il écouta et écouta les oiseaux, et tenta d'imiter leurs chants. Tout à coup, il entendit une musique extraordinaire qui venait de loin. En marchant lentement, il suivit l'écho et arriva à une très grande chute : c'était cette chute qui produisait de la musique. Aussitôt, Hiwatha commença à chanter et il appela sa chanson « Les eaux riantes » (fig. 5). Il sculpta une flûte en aulne et joua sa chanson. Par la suite, chaque fois que Hiwatha retournait dans le bois, il amenait toujours avec lui sa flûte et jouait et chantait aux oiseaux sa chanson des eaux riantes. « Et voilà comment les Indiens obtinrent leur musique », dit *White Caribou Woman*. [...] ¹⁹

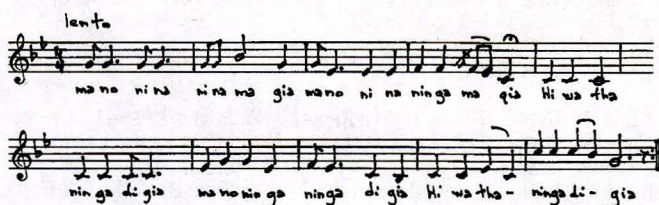


Fig. 5.
Copie d'une partition musicale (« Les eaux riantes »), accompagnant la légende de Hiwatha.

CONCLUSION

Les extraits du manuscrit de Juliette Gauthier qui viennent d'être présentés ont permis de faire revivre quelque peu les propos de certains Algonquins et Algonquines de la vallée de la Haute-Gatineau. Ce discours sur leur propre enfance, leur culture matérielle, leurs croyances, leurs légendes risquait de rester inconnus durant quelque temps encore, n'eut été la présente occasion de le publier. Des spécialistes de plusieurs disciplines y trouveront leur compte : pour les mythologues, ce sera la découverte d'inédits; pour les ethnographes, la richesse de certaines descriptions (culture du maïs dans l'argile, cueillette de la sève – généralement peu documentée –, petits fruits fumés, etc.); pour les étudiants en culture matérielle, certains objets inconnus (par exemple, des porte-bébés en cuir en forme de guêpiers); et finalement les ethnoscientifiques y trouveront de nombreuses mentions de plantes et d'animaux et leurs usages algonquins. La publication entraînera peut-être également un intérêt plus marqué pour le manuscrit lui-même, ainsi que pour la collection complète d'objets de Juliette Gauthier, conservée au Musée.

NOTES

¹ D'après nos sources, ni Barbeau, ni Jenness, ni Speck n'ont joué de rôle dans le financement ou le traitement du matériel algonquin recueilli par Juliette Gauthier même si, d'autre part, ils l'avaient appuyée au début de sa carrière comme interprète de chants amérindiens.

² On trouvera dans le bibliographie la liste complète des sources connues, archivistiques ou autres (correspondance, programme de récital, etc.), qui sont pertinentes à la connaissance de Juliette Gauthier. Ces sources sont l'objet d'une recherche, toujours en cours, menée par Noeline Martin depuis trois ans. Noeline Martin est bénévole au Musée canadien des civilisations et candidate à la maîtrise en Études canadiennes à l'université Carleton d'Ottawa.

³ Dans une note de bas de page, l'auteure identifie Podonch comme suit : « Podonch. Oga. Brochet ».

⁴ Il existe quelques espèces de crotales dans le sud-ouest de l'Ontario, dont le plus répandu est le massasauga (*Sistrurus catenatus*). Aucune n'est rapportée pour le Québec.

⁵ Dans d'autres textes, *Sun Woman* apparaît comme la grand-mère de l'informatrice et non son arrière-grand-mère. Paginawatik est par ailleurs le chef-fondateur de Maniwaki et son nom signifie 'arbre frappé par l'éclair' (McGregor s.d. : 305), et non 'Sun Woman'.

⁶ Dans son ouvrage sur l'ethnobotanique algonquienne, Black (1980 : 135) mentionne cette plante : « À la rivière Désert, on mentionne la plante de la mouffette (*sigawusk*), une plante médicinale absente de la région et qui n'a pu être identifiée. Anciennement, on se la procurait plus au sud, en particulier à Golden Lake, en Ontario, ou dans l'État de New York. Personne

n'a pu me décrire la plante, ni l'identifier à partir des illustrations de diverses espèces que je possédais. Toutefois, on caractérise la plante par son odeur, ce qui permet de l'identifier hypothétiquement comme étant *Symplocarpus foetidus*. [...] Je n'ai pas réussi à connaître les applications spécifiques du médicament mais on considère qu'il est très fort. » D'après Marie-Victorin (1964 : 844), *Symplocarpus foetidus* pousse partout au Québec mais la plante est relativement rare dans l'Ouest.

⁷ Tout le titre est en français dans le manuscrit.

⁸ Les trois dernières plantes sont *Asclepias syriaca*, l'asclépiade ou Petits cochons, une plante pubescente avec une matière textile (aigrettes) (Marie-Victorin 1964 : 519), *Typha* spp., la quenouille, et probablement *Betula papyrifera*, le bouleau blanc.

⁹ *Ash* pourrait aussi être traduit par sorbier.

¹⁰ Moelle : « Substance molle (parenchyme médullaire) contenue au centre de la tige et de la racine des plantes dicotylédones » (Robert 1984 : 1213). Peut-on alors s'étonner du nom que donnaient les Mohawks aux Algonquins, c'est-à-dire *atirq.taks*, littéralement 'les mangeurs d'arbres' (Day et Trigger 1978 : 797)?

¹¹ Nous avons traduit par « grès » le terme *grind-stone* (meule de grès) utilisé ici par l'auteure.

¹² Selon une lettre du 21 avril 1943 adressée par la Hudson's Bay Company à Juliette Gauthier (HBCA, A.104/119), il appert que certaines données dans ce texte sont inexactes. Dans la lettre, on affirme que Thomas Mowatt était responsable du poste en 1863-1864 et que Louis Desert était interprète en 1845-1846.

¹³ Le mot 'cassex' est en français dans le manuscrit.

¹⁴ Nous n'avons pu identifier cette partie que l'auteure semble nommer une brosse. Il pourrait s'agir d'une erreur car il existe chez les Algonquins des brosses à peigne qui sont faites à partir de la queue des porcs-épics.

¹⁵ Il existe un conte montagnais qui comprend une scène similaire où tous les animaux sont amenés à se tremper dans un immense lac de graisse liquide. L'épisode explique plus en détail comment les diverses espèces en sont venues à avoir de la graisse localisée différemment : « Le loup-marin s'y plonge complètement [...] le castor [...] ne s'y trempa que la poitrine [...]. Quant au caribou il se contenta d'y boire [...]. » (Savard 1979 : 14)

¹⁶ Un zoologiste rapporte des bonds de 9 mètres (30 pi) en longueur et 2,7 mètres (9 pi) en hauteur (Wooding 1982 : 52).

¹⁷ Ce conte est bien connu. Il en existe des versions montagnaises, cries, ojibwas, etc.

¹⁸ Hiwatha est le nom d'un héros iroquois. Nous avons inclus cette légende ici comme exemple de l'influence iroquoise sur les Algonquins.

¹⁹ Nous tenons à remercier vivement Brigitte Lafond et Benoît Thériault du Musée canadien des civilisations, la première pour avoir recopié la partition de la chanson « Les eaux riantes », le deuxième pour avoir mis à notre disposition le manuscrit de Juliette Gauthier. Merci également à Sue Roark-Calnek et à Jacques Frenette qui nous ont fourni des renseignements permettant d'identifier certains informateurs et informatrices de Juliette Gauthier.

BIBLIOGRAPHIE

A) Documents d'archives

ARCHIVES NATIONALES DU CANADA

Collection Eva Gauthier (MG30, D145).
Collection du Très Honorable William Lyon Mackenzie King (MG30, D50).
Collection du Très Honorable William Lyon Mackenzie King, Programmes (MG26, J15).
A-Leo Leymarie, écrivain et journaliste (MG30, D56, vol. 17).
International Council of Women : Arts & Letters & Press, 1923-33 (MG28, I245, vol. 19, dossier 288).
Juliette Gaultier de la Vérendrye, lettres au Très Honorable William Lyon Mackenzie King (MG26, J3, vol. 49).
Musée du Parc de la Gatineau (RG34, vol. 275, dossier 190S [1]).

AMERICAN MUSEUM OF NATURAL HISTORY

Correspondance entre Juliette Gaultier et Dr Wissler.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DU CANADA

(division musique)
- Collection Eva Gauthier (1977-2).
- Collection Harold D. Smith (1979.39, I,25).

COMPAGNIE DE LA BAIE D'HUDSON

Correspondance de Sir Patrick Ashley Cooper (HBCA, A.104/119).

LIBRARY OF CONGRESS, AMERICAN FOLKLIFE CENTER

Correspondance de Juliette Gaultier.

MUSÉE CANADIEN DES CIVILISATIONS

Collection Juliette Gaultier, bibliothèque, ethnologie, III-L-64M.
Collection Marius Barbeau, correspondance avec Juliette Gaultier de la Vérendrye, bibliothèque, Centre canadien d'études sur la culture traditionnelle.
Collection J. Gaultier de la Vérendrye, 1977, bibliothèque, Centre canadien d'études sur la culture traditionnelle, dossiers B218 F1 à F6.
Juliette Gaultier de la Vérendrye, 1975, bibliothèque, Centre canadien d'études sur la culture, dossiers 75-31 à 75-98 et 75-2054.

B) Ouvrages cités

BECHMANN-KHERA, 1961 : *Report of Field Work, 1961, Among the Algonkin at Rapid Lake, P.Q., Maniwaki, P.Q. and the Ojibway on Bear Island Ont. (Timagami Band)*. Musée canadien des civilisations, bibliothèque, document d'ethnologie III-L-2M. Miméo.

—, 1962 : *Lac Barrière Band (Rapid Lake, P.Q.). Family Histories; Report of Field Work, 1962*. Musée canadien des civilisations, bibliothèque, document d'ethnologie III-L-3M. Miméo.

—, 1964 : *Study of Lac Barrière Indians; Field Report, 1964*. Musée canadien des civilisations, bibliothèque, document d'ethnologie III-L-4M. Miméo.

BECK, Horace P., 1947 : « Algonquin Folklore from Maniwaki ». *Journal of American Folklore* 60 (237) : 259-264.

BLACK, Meredith Jean, 1980 : *Algonquin Ethnobotany : An Interpretation of Aboriginal Adaptation in Southwestern Québec*. Ottawa, Musées nationaux du Canada, Musée national de l'Homme, Service canadien d'ethnologie, Mercure 65.

CHÂTEAU FRONTENAC, 20-22 mai 1927 : *Canadian Folk Song and Handicraft Festival. Annotated Program*. Sous les auspices du Musée national du Canada.

DAVIDSON, D. S., 1928 : « Folk Tales from Grand Lake Victoria, Québec ». *Journal of American Folk-Lore* 41 : 275-282.

DAY, Gordon M., et Bruce G. TRIGGER, 1978 : « Algonquin », in William C. Sturtevant (éd.), *Handbook of North American Indians*. Vol. 15, Northeast. Washington, Smithsonian Institution, pp. 792-797.

KALLMANN, Helmut, Gilles POTVIN et Kenneth WINTERS (éd.), 1981 : *Encyclopedia of Music in Canada*. Toronto, University of Toronto Press.

JOHNSON, Frederick, 1930 : « An Algonquin Band at Lac Barrière, Province of Québec ». *Indian Notes* VII : 27-39.

LEE RUE III, Leonard, 1961 : « Barriere Indians ». *Beaver* 292 : 27-32.

MARIE-VICTORIN, Frère, 1964 : *Flore laurentienne*. Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal.

MCGREGOR, Ernest, s.d. : *Algonquin Lexicon*. Maniwaki, River Desert Education Authority.

MERVEILLE, Jean, 1987 : *La perspective anthropologique de la santé : le cas des patients amérindiens de Lac Rapide au Québec*. Thèse de doctorat, Québec, Université Laval, Département d'anthropologie.

ROBERT, Paul, 1984 : *Le Petit Robert 1. Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*. Paris, Le Robert.

R.R.D., 1930 : « Folk Song and Phonograph. Gaultier de la Verendrye reveals the treasure store of Canadian folk music. » *The Phonograph Monthly Review*, août : 365-366.

SAVARD, Rémi, 1979 : *Contes indiens de la Basse Côte Nord du Saint Laurent*. Ottawa, Musées nationaux du Canada, Musée national de l'Homme, Service canadien d'ethnologie, Mercure 51.

SPECK, Frank G., 1915 : *Myths and Folk-Lore of the Timiskaming Algonquin and Timagami Ojibwa*. Ottawa, Department of Mines, Geological Survey Memoir 71, Anthropological Series 9.

—, 1929 : « Boundaries and Hunting Groups of the River Desert Algonquin ». *Indian Notes* VI (2) : 97-120.

—, 1941 : « Art Processes in Birchbark of the River Desert Algonquin, a Circumboreal Trait ». *Bureau of American Ethnology, Bulletin* 128, *Anthropological Papers* 17 : 231-274.

TURBIDE, Nadia, 1986 : *Biographical Study of Eva Gauthier (1885-1958) First French-Canadian Singer of the Avant-garde*. Thèse de doctorat, Montréal, Université de Montréal, Faculté des études supérieures.

WOODING, Frederick H., 1982 : *Les mammifères sauvages du Canada*. La Prairie, Qué., Éditions Marcel Broquet inc..